

## **L'escrache des H.I.J.O.S. : une pratique de la mémoire subversive**

**Silvina Stirnemann, H.I.J.O.S.-Paris**

Le 24 mars 1976 et la prise du pouvoir par la junte militaire marque la généralisation de la méthode répressive, appliquée par la triple A (Alliance anticommuniste argentine, groupe paramilitaire créé par Lopez Rega, Ministre des affaires sociales du gouvernement de J.D.Peron, en 1973) de 1973 à 1976, déjà présente dans une moindre mesure dans les dictatures des années 1960, celle de la disparition massive de personnes. Les militaires vont s'appliquer à éliminer toute personne militant ou sympathisant des mouvements sociaux, syndicaux et révolutionnaires, qui luttait pour un changement radical de la société. La dictature laisse un solde de 30000 disparus, 500 enfants appropriés, des milliers de prisonniers politiques et d'exilés. De toutes les formes répressives, la disparition et l'appropriation de mineurs restent les plus significatives de cette période.

La disparition est un crime particulier, non seulement pour ceux qui le vivent (les disparus), mais aussi pour leurs familles (chaque génération de cette famille de disparus est représentée dans quatre des plus grands organismes de droits de l'homme : les Mères et Grands-mères de la place de Mai, les familles de détenus-disparus, et enfin les H.I.J.O.S. (qui regroupe des enfants de disparus, morts, ex-prisonniers politiques et exilés).

La particularité de la disparition, aussi bien dans le domaine juridique que social, est celle du crime continu et même plus peut-être de crime « au quotidien ».

L'emploi du terme quotidien m'amène à poser une question : Y a-t-il ou peut-il exister une mémoire de la disparition ?

L'idée commune de mémoire appelle dans une certaine mesure un « point final ». Celui proposé par le pouvoir politique et judiciaire, qui s'est soldé par l'amnistie des militaires, n'a pu semble-t-il fermer la question de la dictature et encore moins celle des disparus.

Le crime sans traces ou « parfait » s'avère être une plaie ouverte, que le temps, à l'inverse des autres crimes, ne semble pas « atténuer », mais alimente au contraire sur le mode d'une histoire non-close et interminable. La société porte la marque de ses disparus, une marque peu visible et même invisible, comme ces cris entendus par des millions d'argentins, provenant des camps, en pleine ville et dont la plupart taisent le souvenir. Mais d'une manière ou d'une autre les disparus sont présents, sous l'autoroute construite sur un camp, dans le fleuve où l'on se promène le dimanche, dans les cimetières où les Argentins enterrent et pleurent leurs morts.

Il existe aussi des éléments plus visibles qui font du disparu une image constante : les publications du journal Pagina12, ses photos accompagnées d'un mot de ses proches, les foulards des Mères chaque jeudi sur la Place, les campagnes des Grands-mères pour retrouver les enfants et les escraches des H.I.J.O.S.

H.I.J.O.S., enfants pour l'identité et la justice contre l'oubli et le silence, est né en 1995. Face au vide juridique laissé par les lois d'amnistie (loi du point final en 1986, loi d'obéissance due en 1987 et les grâces présidentielles de Menen en 1990) et à l'impossibilité de poursuivre les militaires, les H.I.J.O.S ont inauguré à travers l'escrache, une pratique inédite de la condamnation sociale.

« Escracher », mot argotique, signifie montrer, marquer, démasquer un responsable direct du terrorisme d'Etat des années 1970 et l'affronter dans son espace de vie.

Les H.I.J.O.S. font une enquête sur les anciens tortionnaires, ils établissent une sorte de curriculum de l'action et du rôle joué par ceux-ci durant la dictature. Une fois « l'escrache » lancé, ils s'installent dans le quartier du prochain « escraché », afin de parler avec les voisins et leur expliquer l'action qu'ils veulent mener à bout. Le jour de « l'escrache », la population est invitée devant le domicile. Là, tout est rendu visible et « audible », les façades du bâtiment sont repeintes en rouge, des traces de pas jaunes jonchent le sol tout autour, les « murgas » et les tambours accompagnent les manifestants, au rythme de « assassins, assassins » ou encore « il vous arrivera comme aux nazis, où vous irez, nous irons vous chercher ». La façade peut se nettoyer, les pas et les traces sur le sol peuvent être effacées, mais la marque que porte « l'escrache » subsiste, elle le poursuit : sa rue, son quartier, sa ville, son

pays deviendront tout d'un coup une prison, lui enlevant la liberté d'être considéré comme un citoyen quelconque.

L'escrache est une nouvelle forme de militance. Il fonde une autre idée du temps, non pas celle du NUNCA MAS et de la mémoire passive, mais celle où le passé joue avec force, où les disparus vivent comme projet au présent, c'est un passé qui affirme le présent et jette les bases d'un futur que nous construisons. L'escrache s'organise pour donner une réponse à ce qui le fonde : la JUSTICE. C'est une idée et une pratique différente de la justice, en opposition avec la justice formelle. Dans l'escrache, la justice ne dépend pas de l'institution qui l'incarne, mais de l'action qui la produit. Ce n'est ni l'institution, ni la norme, ni le droit (positif) qui fonde le juste, mais l'action pratique concrète de la justice. Il est une nouvelle façon de concevoir la démocratie.

L'escrache se conçoit selon diverses dimensions.

La première est celle de la condamnation sociale : la lutte contre l'impunité, le refus catégorique de cohabiter avec les assassins et les tortionnaires qui vivent en liberté, mais aussi le rejet de la proposition politique de reconstruire la société argentine sur des bases qui font de la torture, de la disparition et de l'inhumain la norme sociale.

La deuxième est celle de l'affrontement de la peur : Se rendre au domicile de celui qui a probablement tué nos parents, l'affrontement dans son espace, permet de faire pencher la peur du côté du tortionnaire. Le caractère fictif et animé, bruyant est aussi une forme de réponse à la clandestinité et à l'anonymat de la disparition.

La troisième, enfin, est la dimension sociale : l'escrache permet à la société de s'exprimer. H.I.J.O.S. reçoit des lettres d'anonymes qui veulent contribuer à leur manière à faire sortir de l'ombre les militaires. Cet anonyme qui n'aurait sans doute jamais communiqué à ses voisins ses doutes sur un des habitants du quartier le dit aux H.I.J.O.S.

En dévoilant l'identité des tortionnaires, l'escrache permet à la société de se dévoiler à elle-même, comme si à l'anonymat des militaires répondait l'anonymat de la société.

Il est vrai que nous ne pouvons pas affirmer que la société argentine a vraiment incorporé les disparus comme partie de son histoire, elle les laisse trop souvent aux familles. Mais la reprise des escraches par les mouvements sociaux comme expression de leur ras-le-bol de l'impunité sous toutes ses formes et surtout, les 32 morts des événements du 19 et 20 décembre dernier, ainsi que le décès des deux « piqueteros », il y a quelque mois, nous permet de nous interroger sur la continuité des méthodes et la résurgence de formes de répression propres à la dictature, là où s'entremêlent la mémoire et l'actualité.